

LE TEMPS

Mercredi 25 mai 2016

«A Vidy, le spectateur est aussi acteur»

A la tête de la maison lausannoise, Vincent Baudriller dévoile une saison généreuse, riche de vingt-deux spectacles, marquée par «Gala» de Jérôme Bel et par un Don Juan incarné par le merveilleux Nicolas Bouchaud



L'esprit de *Gala* au Théâtre de Vidy. A la tête de la grande maison vaudoise, Vincent Baudriller annonce vingt-deux spectacles dès septembre et jusqu'en février. Dans la corbeille, le *Gala* du chorégraphe Jérôme Bel devrait électriser le public. Sur scène, à l'instigation du plus dandy des créateurs francophones, des amateurs aiguillés par des professionnels inventeront des pas qui leur ressemblent. La nouvelle saison proposée par Vincent Baudriller est à l'image de ces interprètes: enthousiasmante, exigeante et aventureuse.

Jugez plutôt. En septembre, Nicolas Stemann, l'une des têtes les mieux faites de la scène allemande, détournera *Nathan le sage*, cette merveilleuse pièce de Lessing, du droit chemin des Lumières. Au même moment, le Soleurois Stefan Kaegi déploiera une enquête sur ces épîtres, ces autels, ces traces que laissent parfois ceux qui s'appêtent à mourir - *Nachlass*, pièce sans personne. Puis la danseuse et chorégraphe danoise Mette Ingvarsen nous fera perdre - un peu - la tête avec ses réflexions en actes sur la nudité - *69 positions* et *7 pleasure*. Libertinage? Le *Don Juan* monté par Jean-François Sivadier promet de fédérer toutes les ardeurs, d'autant que le rôle-titre sera tenu par le suprêmement racé Nicolas Bouchaud.

Le Temps: Quelle est la thématique qui ordonne ce bouquet?

Vincent Baudriller: Chacune de mes saisons a sa question. La première tournait autour de l'amour, de la politique et de l'héritage. Cette fois, j'ai souhaité qu'on s'intéresse au rapport que nous entretenons avec l'autre. J'en ai parlé avec René Walker, le graphiste de notre journal, qui m'a orienté vers le photographe Christian Lutz. Il s'intéresse depuis longtemps aux trajectoires des migrants, nous exposerons ses photos dès le 10 septembre à la Kantina. L'accrochage est intitulé *No man's land*. Et j'ai titré pour ma part l'édito de notre journal «Bienvenue.»

- Aller à Vidy, ce n'est pas seulement voir un spectacle, c'est découvrir une exposition, écouter une conférence sur les rapports entre tel événement politique et telle émergence artistique, s'aventurer dans une autre salle pour une autre création. Est-ce que les pratiques du spectateur ont changé?

- J'aime l'idée que le spectateur est acteur, qu'il construit un parcours dans une saison qui est le sien. L'architecture du Théâtre de Vidy, avec ses quatre scènes rapprochées, son foyer central, encourage cette circulation. Je remarque que les gens viennent tôt et qu'ils repartent tard, qu'ils discutent aussi longtemps après la représentation.

- On dit que le spectateur est plus imprévisible, plus prompt à protester aussi. Confirmez-vous?

- Ce que j'observe, c'est qu'il est devenu très réactif. Il ne s'engage plus six mois à l'avance. Mais il se décide au dernier moment, sur la base d'un article, d'un enthousiasme sur Twitter ou Facebook. Le spectateur est de plus en plus prescripteur via les réseaux sociaux. On l'a vu avec *Je suis Fassbinder*, le spectacle de Falk Richter et de Stanislas Nordey. Quelques jours avant la première, on était à 35% de réservations. On a fini la série de représentations avec des listes d'attente.

- Il n'y a donc pas de désaffection comme c'est souvent le cas quand un nouveau directeur imprime son cap à une maison?

- Il y a un mélange entre les fidèles, ceux qui ont vécu l'histoire de Vidy depuis l'arrivée de Matthias Langhoff en 1989, qui ont suivi ensuite René Gonzalez et des nouveaux venus sensibles à nos propositions. Le taux de fréquentation de nos salles est de 79%, ce qui n'est pas si mal pour une période de transition.

- Votre ligne est très contemporaine, les classiques n'ont pas voix au chapitre. Il y a pourtant à Lausanne et dans la région un public qui est demandeur de cela, parce que c'est aussi un socle. Etes-vous sensible à cette attente?

- Vous remarquerez que *Don Juan* figure au programme, empoigné par Jean-François Sivadier qui est un grand chef de troupe. Et que le jeune Karim Bel Kacem montera *Mesure pour mesure* de Shakespeare. Je n'ai rien contre les classiques, mais ma conviction est que le théâtre est un art qui s'invente aujourd'hui. Je pars toujours des

artistes, de ce qu'ils ont à dire, de leur nécessité de prendre le plateau. Cela peut très bien passer par Molière, Ibsen ou Tchekhov.

- La saison est très articulée, les événements sont corrélés. Comment définiriez-vous votre travail de programmateur?

- Je n'aime pas ce terme, je me retrouve mieux dans celui de «directeur artistique». Je donne une direction, c'est-à-dire que je permets un mouvement. Et je rends possible le rêve d'un artiste, je l'accompagne. Quant à composer une saison, cela s'apparente à la conception d'une exposition. En ce sens, je suis curateur. Je ne remplis pas des cases, je cherche à inventer un puzzle qui doit prendre en compte mille contraintes, d'agenda des créateurs, de disponibilité des espaces de travail etc. C'est comme un tableau, il y a des rythmes, des couleurs, des échos.

- Avec «Blanche-Neige ou la chute du mur de Berlin» de Métilde Weyergans et de Samuel Hercule, vous visez un public adolescent. Pourquoi?

- Nous le faisons en complémentarité avec le Petit Théâtre qui fait un travail remarquable à l'intention des enfants d'abord. Ce *Blanche-Neige* est le plus beau spectacle pour ados que j'ai vu depuis longtemps. Dans le même ordre d'idée, Philippe Quesne a imaginé deux pièces autour de l'imaginaire de la taupinière, dont *L'Après-midi des taupes* destiné au jeune public. J'adore l'idée d'apporter de nouvelles énergies à Vidy. Mon idéal est de rassembler des populations différentes autour de créateurs d'aujourd'hui.

Alexandre Demidoff